# L'architecture féodale du Japon vue à travers les récits d'étrangers à l'ère Meiji (1868-1912)

Delphine Vomscheid

▶ **To cite this version:**

Delphine Vomscheid. L'architecture féodale du Japon vue à travers les récits d'étrangers à l'ère Meiji (1868-1912). Transversale. Histoire : architecture, paysage, urbain, 2020. hal-03864273

**HAL Id: hal-03864273**
**https://hal.science/hal-03864273**

Submitted on 10 Jan 2023

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

## Ouverture
Gilles-Antoine Langlois

## L'architecture et la lettre : dits et récits d'espaces
**14. L'architecture féodale du Japon vue à travers les récits d'étrangers à l'ère Meiji (1868-1912)**
Delphine Vomscheid
**26. Itinéraire littéraire en France d'une architecture hostile : le gratte-ciel entre fiction et réalité (1893-1930)**
Julie Gimbal
**38. Quand les conservateurs parlent de leurs musées**
Nathalie Simonnot
**48. Filmer les architectes de la Reconstruction : rendre présent un « futur passé » ?**
Perrine Val
**58. *Némesis*, les territoires coupables de Philip Roth**
Yankel Fijalkow
**68. Qu'est-ce qu'une conséquence logique ? L'écriture du processus architectural : un regard croisé sur *Corrections* de Thomas Bernhard et *Diagram Diaries* de Peter Eisenman**
Justyna Morawska
**78. Prophéties d'hier et projets narratifs pour demain**
Julie Cattant
**90. Littérarité et post-modernisme, rhétorique de la colonne dans l'œuvre de Charles Vandenhove**
Maxime Coq
**102. *Genèse d'un hôpital* de Pierre Riboulet : récit d'une quête du geste architectural juste**
Marie Beauvalet-Boutouyrie

## Chemins
**114. Abbaye Saint-Mathieu de Fine-Terre**
Clotilde Quélin
**120. Giorgio Grassi, entre vision politique et scepticisme professionnel**
Nicolas Duclos
**126. Mise en perspective du mouvement brutaliste au regard de la production de Buenos Aires**
Gatienne Dubois-Thébaud

## Matériaux de la recherche
**134. L'Espace Oscar Niemeyer du Havre ou les malentendus d'une réhabilitation**
Dominique Dehais, Élise Guillerm, Bruno Proth et les étudiants de l'ENSA de Normandie

## Varia
**152. L'archive comme source de projet: un immeuble parisien Art nouveau décapité en 1933**
Aude Ballard
**160. HDR et Thèses de doctorat soutenues CRH - EVCAU - Passages**



10 €
ISSN: 2551-5071


Couverture: *Catastrophe ordinaire*, extrait de carnet de voyage Sahara-Taghit, 1984-1985, f°41r © Francis Martinuzzi


transversale / 5 / décembre 2020
ENSA Paris Val de Seine / ENSAP Bordeaux


# transversale
histoire : architecture, paysage, urbain

numéro 5 / décembre 2020

L'architecture et la lettre
dits et récits d'espaces


TRANSVERSALE 5-couverture.indd 1
23/12/2020 19:02

# L’architecture et la lettre : dits et récits d’espaces

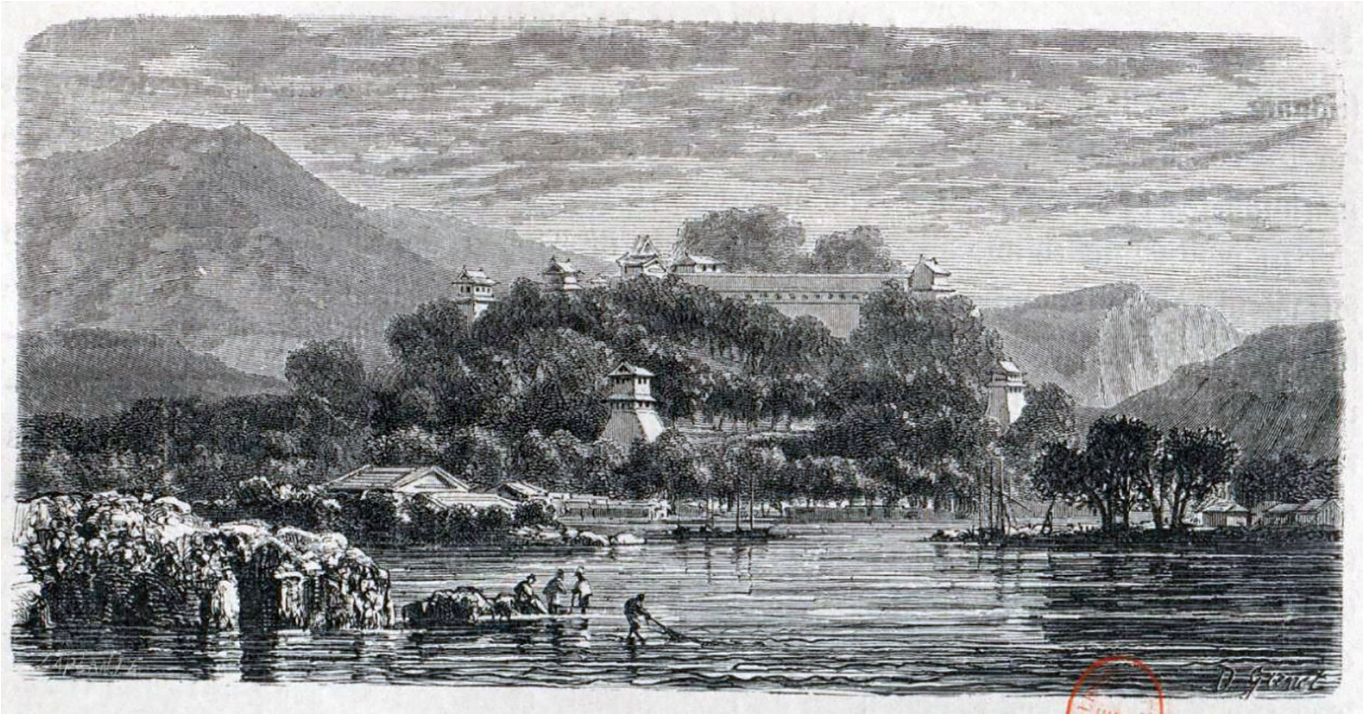


Fig. 1 : Illustration du château de Marugame publiée dans *Le Japon illustré* d'Aimé Humbert, tome 1, p. 27, 1870
© BNF Gallica

# L'architecture féodale du Japon vue à travers les récits d'étrangers à l'ère Meiji (1868-1912)

Delphine Vomscheid

*Centre de Recherche sur les Civilisations de l'Asie Orientale*

## *Un désintérêt des Occidentaux pour le patrimoine militaire nippon ?*

Les premiers commentaires écrits d'Occidentaux sur l'architecture féodale nippone remontent à la fin du XVI[e] siècle, une période qui, au Japon, correspond à la transition entre le Moyen Âge (1185-1573) et la période prémoderne (1573-1868). Le missionnaire jésuite portugais Luís Fróis (1532-1597), en séjour au Japon dans la seconde moitié du XVI[e] siècle, au moment où le style architectural et le système constructif des châteaux sont à leur apogée, est à l'origine de certains d'entre eux. Grâce à la relation privilégiée qu'il entretient avec l'un des plus grands seigneurs de guerre du pays, Oda Nobunaga (1534-1582), il accède à plusieurs sites castraux, comme celui de Gifu dont la beauté, dit-il, surpasse celle des forteresses qu'il a vues en Inde et en Europe[1]. Au siècle suivant, l'auteur hollandais Arnoldus Montanus (1625-1683) quant à lui, vante les louanges de la « beauté [et] des richesses extraordinaires » du château d'Osaka, ce « magnifique bâtiment », dont les « murailles sont si élevées, que les plus assurés frissonnent en regardant du haut en bas[2] ».

À partir du XVII[e] siècle, les visiteurs étrangers se font rares au Japon et après plus de deux siècles de fermeture quasi totale, le pays ouvre de nouveau ses frontières dans les années 1850 et un courant d'échanges culturels foisonnants entre l'Orient et l'Occident est alors engagé. Les premiers voyageurs occidentaux découvrent un pays en pleine mutation politique, sociale, économique et culturelle, dont le gouvernement militaire, le *bakufu*, connaît ses dernières heures. Le pays est alors l'un des plus urbanisés au monde, avec ses villes-sous-château (*jōkamachi*) développées au cours de l'époque d'Edo (1603-1867) autour des châteaux seigneuriaux, et réparties sur tout le territoire. La capitale Edo (l'actuelle Tokyo) en constitue l'exemple le plus grandiose avec plus d'un million d'habitants. L'espace urbain de ces villes-sous-château est occupé à 70 % par l'architecture militaire, c'est-à-dire le château où gouvernent et résident les seigneurs locaux (*daimyō*) et les résidences de samouraïs. Au lendemain de la restauration du pouvoir impérial en 1868, le système féodal et le statut de guerrier sont abolis, rendant le modèle et la structure même de ces villes obsolètes. Les seigneurs sont chassés des châteaux qui sont parfois abandonnés ou détruits, les samouraïs appauvris quittent leurs maisons qui tombent en ruine, et le gouvernement réquisitionne les plus grandes parcelles pour l'installation d'équipements modernes (institutions publiques, bâtiments de l'armée, usines, etc.).

1. KAWASAKI Momota, *Furoisu no mita sengoku nihon* (Le Japon médiéval vu par Luís Fróis), Tokyo : Chūō kōronsha 2006, p. 54.
2. MONTANUS, Arnoldus, *Ambassades mémorables de la compagnie des Indes Orientales des Provinces Unies, vers les empereurs du Japon*, Amsterdam : Jacob de Meurs, 1680, p. 221.

C'est donc dans un contexte de profondes mutations du paysage urbain que les premiers voyageurs occidentaux du XIXe siècle arrivent au Japon et ce sont leurs témoignages écrits que nous souhaitons présenter ici. Si l'art décoratif et l'artisanat japonais ont immédiatement séduit les Occidentaux, enclenchant même rapidement le mouvement du japonisme, la reconnaissance des qualités de l'architecture nippone a été plus progressive. Par exemple, Rutherford Alcock (1809-1897), diplomate britannique qui était en charge de la sélection d'objets japonais pour l'exposition internationale de 1862, affirme l'année suivante que « les Japonais [n'ont] pas d'architecture[3] ». D'autres vont toutefois porter leur attention sur l'architecture japonaise, regrettant néanmoins leur relatif isolement dans la discipline. Dans son ouvrage désormais classique *Japanese homes and their surroundings* (1886), le naturaliste américain Edward Morse (1838-1925) déclare en effet qu'« il n'y a pas d'objet au Japon qui semble susciter des critiques plus diverses et opposées parmi les étrangers que la maison japonaise ; c'est une source constante de perplexité et de contrariété pour la plupart d'entre eux[4] ». L'architecte américain Ralph Adams Cram (1863-1942), proclame quant à lui dans son fameux ouvrage *Impressions of Japanese Architecture*, publié en 1905, que l'architecture est bien souvent trop négligée dans les ouvrages sur le Japon, et que « les châteaux et l'architecture domestique sont considérés comme inexistants[5] ». Il faudra en effet attendre les années 1930-1940 pour voir publier les premiers ouvrages spécialisés sur l'architecture militaire du Japon en langues française et anglaise[6]. Pourtant, la lecture de récits de voyages, articles, correspondances ou autres témoignages de l'ère Meiji (1868-1912) montre que l'architecture féodale – châteaux et habitat guerrier – ne laisse pas indifférents les voyageurs étrangers. Quel regard portent-ils sur cette architecture militaire ? Fait-elle l'objet d'un intérêt patrimonial ? Ces récits nous livrent un portrait du paysage urbain féodal japonais en cette fin de XIXe siècle, au moment même où le Japon se détourne d'une partie de son héritage pour entrer violemment dans une modernité dite occidentale. Ils constituent ainsi des témoignages uniques et rares d'une part de ce qu'était l'architecture féodale à cette époque, et d'autre part du regard des observateurs étrangers sur cet environnement bâti.

## *Le château japonais : un patrimoine monumental exceptionnel*

Très tôt, dès les années 1860, les châteaux japonais marquent les esprits des Occidentaux qui en livrent des descriptions, souvent sommaires, mais empreintes d'enthousiasme et d'admiration pour leurs qualités esthétiques et architecturales. Dans son ouvrage *Le Japon illustré* rédigé à la fin des années 1860 et publié en 1870, Aimé Humbert (1819-1900), chef de la mission diplomatique suisse, horloger et homme politique, nous livre l'un des premiers récits de voyage au Japon en langue française. Il est d'autant plus intéressant que l'auteur assiste aux dernières heures de règne du *bakufu* et de la classe guerrière, et les châteaux sont toujours occupés par les seigneurs locaux. C'est la visite du château de Marugame, situé sur l'île de Shikoku et « remarquable par sa situation pittoresque sur les flancs et au sommet d'une colline boisée[7] »,

3. Cité dans LAMBOURNE, Lionel, *Japonisme : échanges culturels entre le Japon et l'Occident*, Paris : Phaidon, 2014, p. 180.
4. MORSE, Edward S., *Japanese homes and their surroundings,* Tokyo : Tuttle publishing, 2007, p. 10. *There is no object in Japan that seems to excite more diverse and adverse criticism among foreigners than does the Japanese house; it is a constant source of perplexity and annoyance to most of them*. Traduction de l'auteure.
5. CRAM, Ralph Adams, *Impressions of Japanese architecture*, North Clarendon : Tuttle Pub, 2010, p. 22. *the castle and domestic architecture are treated as non-existent*. Traduction de l'auteure.
6. GUILLAIN, Florent, *Châteaux-forts japonais*, Tokyo : Maison franco-japonaise, 1942 ; ŌRUI Noboru, *Castles in Japan*, Tokyo : Maruzen, 1935.

qui est l'occasion pour l'auteur de s'arrêter sur les caractéristiques architecturales et paysagères des châteaux japonais, ainsi que sur la composition des sites, leur système de fortification, d'enceintes, de tourelles et de tours. Humbert semble néanmoins faire une lecture erronée de plusieurs faits, comme la position des châteaux qu'il présente « généralement éloignés des villes et des villages » alors qu'ils sont érigés en leur cœur, ou la nature des ouvrages maçonnés qui seraient « liés par le ciment » alors que la maçonnerie sèche constitue plutôt la norme. Toutefois, visiblement impressionné par cette architecture militaire, l'auteur en souligne les qualités esthétiques et singulières :

> *En général, on vise moins à la richesse des détails qu'à l'effet d'ensemble résultant de la grandeur et de l'harmonie des proportions des bâtiments. À cet égard, quelques-unes des résidences seigneuriales du Japon méritent de figurer parmi les monuments remarquables de l'architecture des peuples de l'Asie orientale.* [8]

Humbert n'est pas le seul à relever l'originalité et le caractère unique de l'architecture castrale japonaise. Rudyard Kipling (1865-1936), écrivain britannique qui voyage au Japon en 1889 et 1892, livre ses impressions des châteaux japonais dans ses lettres publiées dans le journal *The Pioneer* en 1889, et compilées dans l'ouvrage en langue française intitulé *Lettres du Japon*. Il souligne à son tour la singularité et la monumentalité de ces ouvrages massifs, qu'il appelle des « murailles monstrueuses » :

> *Les châteaux de l'Inde, je les connais ; et les forts des grands empereurs, je les avais vus ; mais pas plus Akbar dans le Nord que Scindia dans le Sud n'avaient bâti à cette mode – sans ornement, sans couleur, ne voyant que deux choses : la force brutale et l'extrême pureté de ligne. Peut-être le fort eût-il paru moins rébarbatif sous le soleil. L'atmosphère grise, chargée de pluie, à travers laquelle je le vis, convenait à son génie*[9].

Cette comparaison avec l'Inde nous rappelle les commentaires de Luís Fróis, rédigés trois siècles plus tôt. La force esthétique des fortifications maçonnées, le gigantisme de certaines pierres, ou encore les lignes courbes et monumentales des angles des murs, marquent fortement l'esprit des voyageurs occidentaux de la fin du XIX^e^ siècle et nous rappellent également les témoignages des visiteurs du XVI^e^ et du XVII^e^ siècle comme Arnoldus Montanus cité plus haut. Le contexte est néanmoins radicalement différent, car les voyageurs du XIX^e^ siècle assistent au délaissement, au délabrement voire à la destruction de ces monuments. Le gouvernement japonais édicte en effet dès 1873 l'ordonnance pour la conservation ou l'abandon des châteaux du pays et la sélection des terrains militaires (*zenkoku jōkaku sonpai no shobun narabini heieichitō sentei kata*) qui liste 43 châteaux « à conserver » et 126 « à abandonner ». Si cette terminologie ne reflète pas la réalité – car beaucoup de sites « à conserver » sont réquisitionnés par l'armée en détruisant les édifices qu'ils contiennent et certains sites « à abandonner » ne sont pas détruits et seront finalement préservés – ce texte reflète néanmoins le poids financier et logistique de ces monuments pour le gouvernement nippon. Leur valeur patrimoniale et historique n'est alors pas reconnue, et la valeur pécuniaire des matériaux entraîne la vente aux enchères de nombreux sites.

7. HUMBERT, Aimé, *Le Japon illustré*, Paris : Hachette, 1870, p. 33. Tome 1.
8. *Ibid.*
9. KIPLING, Rudyard, *Lettres du Japon*, FABULET, Louis et AUSTIN-JACKSON, Arthur (trad.), Paris : Société du Mercure de France, 1904, p. 74.

## *La maison de samouraï vue et habitée par les Occidentaux*

Depuis l'Europe, la première rencontre avec l'architecture domestique japonaise des guerriers remonte probablement à l'*International Health and Education Exhibition* tenue à Londres en 1884, lors de laquelle sont exposés la maquette et le plan de la résidence d'un *daimyō* d'Edo. Même si ces documents servent à illustrer les supports de l'enseignement en architecture, et non l'histoire architecturale nippone, les Occidentaux découvrent à cette occasion un ancien palais seigneurial. D'après le catalogue de l'exposition[10], la maquette a été réalisée dans le moindre détail, à l'échelle 1:25, laissant supposer un objet imposant et un niveau de détail important, en particulier pour les pièces de réception richement décorées. D'une manière générale, les études et descriptions de ces objets architecturaux sont rares dans la littérature de l'époque, mais nous pouvons en citer deux exemples. Georges Bruley des Varannes (1864-1943), prêtre et missionnaire catholique français qui séjourne au Japon entre 1890 et 1892, relate, dans *Le Japon d'aujourd'hui*, son séjour à Kanazawa, au cours duquel il réside dans une ancienne demeure de guerrier :

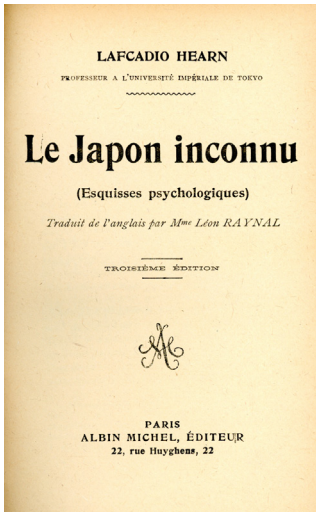
> *L'habitation dont nous sommes locataires est immense. Elle appartenait au plus grand serviteur ou kéraï*[11] *du daïmio [sic]. Aujourd'hui ce pauvre homme, ruiné par la révolution, vit pauvrement dans une autre partie de la ville.*[12]

Si nous savons que cette résidence n'était pas celle du « plus grand serviteur » du seigneur de Kanazawa, elle était néanmoins celle d'un guerrier de statut élevé dans la hiérarchie vassalique. Il n'en subsiste aujourd'hui aucun vestige, mais d'après les normes de construction de l'époque, elle devait dépasser les 2 000 mètres carrés et ses pièces de réception devaient arborer de riches décors (peintures, impostes sculptées, plafonds à caissons, etc.).[13] Le missionnaire ne mentionne pourtant pas les caractéristiques spatiales et architecturales du bâtiment, et en souligne plutôt le caractère déplaisant :

> *Notre temps se passe au milieu des ouvriers, afin de rendre notre immense maison japonaise, je ne dirai pas confortable, mais plus habitable. [...] ce qui est très incommode, c'est le peu d'élévation des poutres du plafond. On risque, à chaque instant, de s'y heurter la tête. Les Japonais, si petits, ont bâti à leur aune !*[14]

Par ces complaintes, ce témoignage rappelle le point de vue que de nombreux Occidentaux partagent à cette époque sur la maison japonaise en général. Un deuxième récit permet au contraire d'illustrer l'affection particulière de certains étrangers pour cet habitat. Lafcadio Hearn (1850-1904), écrivain irlandais qui séjourne au Japon à partir de 1890, réside lui aussi dans une ancienne maison de guerrier dans la ville de Matsue. Contrairement à Bruley des Varannes, Hearn s'est totalement imprégné de la culture japonaise,

10. INTERNATIONAL HEALTH EXHIBITION (éd.), *A Catalogue with Explanatory Notes of the Exhibits from the Department of Education*, Londres, 1884.
11. Le terme japonais *kerai* désigne un vassal.
12. BRULEY DES VARANNES, Georges, *Le Japon d'aujourd'hui*, deuxième édition, Tours : Alfred Mame et Fils, 1893, p. 276.
13. VOMSCHEID, Delphine, « L'héritage spatial des guerriers de la ville de Kanazawa. Histoire architecturale, urbaine et paysagère d'une ville-sous-château japonaise (XVII$^{e}$ - XXI$^{e}$ siècles) », thèse de doctorat, Université PSL - École Pratique des Hautes Études, Paris, 2019, 619 p.
14. BRULEY DES VARANNES, Georges, *Le Japon d'aujourd'hui, op. cit.*, p. 278.


LAFCADIO HEARN

PROFESSEUR A L'UNIVERSITÉ IMPÉRIALE DE TOKYO

Le Japon inconnu

(Esquisses psychologiques)

*Traduit de l'anglais par Mme Léon RAYNAL*

TROISIÈME ÉDITION

PARIS
ALBIN MICHEL, ÉDITEUR
22, rue Huyghens, 22

Fig. 2 : page de garde du *Japon inconnu*

qu'il admire par de nombreux aspects, comme le montre sa production littéraire. Il épouse d'ailleurs Koizumi Setsuko, fille de samouraï, prend le nom japonais de Koizumi Yakumo et obtient la nationalité japonaise. Dans un essai intitulé «In a Japanese Garden» qui ouvre le deuxième volume de son œuvre *Glimpses of Unfamiliar Japan* publiée en 1894 (traduite en 1904 en français sous le titre *Le Japon inconnu*) **(Fig.2)**, il livre ses impressions sur son habitation et sur son jardin, construits à l'époque d'Edo. Là où Bruley des Varannes ne voyait qu'inconfort et étroitesse, Hearn voit beauté, poésie et sérénité :

> *Je suis déjà trop attaché à mon lieu d'habitation. Chaque jour, au retour de mes heures d'enseignement au collège, en changeant mon uniforme de professeur pour une tenue japonaise infiniment plus confortable, je trouve plus qu'une compensation à la fatigue des cinq heures de cours dans le plaisir simple de m'accroupir sur la coursive ombragée qui surplombe les jardins. [...] À l'extérieur bourdonne le Japon transformé des télégraphes, des journaux et des bateaux à vapeur ; à l'intérieur réside la paix reposante de la nature et les rêves du XVIe siècle. [...] Ce sont les jardins du passé. Le futur ne les connaîtra seulement sous forme de rêves, de créations d'un art oublié, dont aucun génie ne pourra reproduire le charme*[15].

Hearn clôt cet essai par quelques regrets sur la disparition certaine de sa maison dans un Japon qu'il voit se transformer rapidement. Il ne se doutait vraisemblablement pas que c'est sa présence même qui a permis la conservation ultérieure et la valorisation de ce bâtiment ouvert aujourd'hui au public. Dès le début du XXe siècle, la maison est même représentée, sur certaines cartes postales **(Fig. 3)**, comme un « lieu célèbre » (*meisho*) et devient ainsi un site touristique incontournable de la ville.

## *La disparition du paysage urbain féodal d'Edo*

Cette mutation en cours du paysage urbain des villes japonaises est décrite dans deux articles du diplomate britannique Thomas McClatchie (?-1886) intitulés « The Castle of Yedo » et « The Feudal Mansions of Yedo », publiés respectivement en 1878 et 1879 dans les *Transactions of the Asiatic Society of Japan*. Ces textes, qui relèvent davantage de l'analyse scientifique et historique que d'un simple récit de voyage, constituent les premières études en langue occidentale sur l'architecture militaire et domestique des guerriers japonais et sur la structure de l'urbanisme féodal d'Edo. Dans le premier article, il nous livre d'une part une analyse historique et structurelle du château des shoguns et d'autre part, une lecture de la période de grandes transformations que connaît alors la capitale, en particulier son architecture féodale et l'absence d'intérêt patrimonial de la part du gouvernement :

15. HEARN, Lafcadio, *Glimpses of unfamiliar Japan, vol II*, Boston/ Houghton : Mifflin and Co., 1894, p. 382. *I have already become a little too fond of my dwelling-place. Each day, after returning from my college duties, and exchanging my teacher's uniform for the infinitely more comfortable Japanese robe, I find more than compensation for the weariness of five class-hours in the simple pleasure of squatting on the shaded veranda overlooking the gardens. [...] Outside them hums the changed Japan of telegraphs and newspapers and steamships; within dwell the all-reposing peace of nature and the dreams of the sixteenth century. [...] These are the gardens of the past. The future will know them only as dreams, creations of a forgotten art, whose charm no genius may reproduce*. Traduction de l'auteure.

> *La ville continuera à prospérer et à s'agrandir, mais avec le château c'est différent. Les anciennes fortifications ne sont plus nécessaires, et comme il ne semble pas y avoir de désir sincère de la part du gouvernement de les maintenir dans leur état antérieur, il est à craindre que dans quelques années, l'état de conservation des fortifications ne s'aggrave. Mais plus ces vieux monuments d'un âge révolu se décomposent et tombent en ruine, plus ils deviennent précieux et intéressants aux yeux de l'antiquaire. Et à cet égard, le château de Yedo méritera toujours une attention particulière, en raison de son lien intime avec l'histoire de ce pays et du souvenir de son ancienne splendeur et de son état lorsqu'il était sous l'influence des familles régnantes du Japon.*[16]

Dans le second article, il décrit la structure urbaine d'Edo, en particulier l'alignement des longs édifices d'entrée (*nagaya*) qui fortifient les palais des *daimyō*, et qui constituent la grande majorité du paysage urbain de ces quartiers **(Fig. 4)**, immortalisé notamment dans le travail photographique de Felice Beato (1832-1909). Dix années seulement après la restauration du pouvoir impérial, McClatchie dépeint toutefois l'état de délabrement dans lequel se trouve cette architecture féodale :

> *Le système féodal ayant pris fin dans ce pays, les anciens yashiki disparaissent rapidement. Nombre d'entre eux ont été détruits par le feu, d'autres ont été déplacés pour offrir des sites aux bâtiments de style européen ; quelques-uns sont encore conservés comme casernes pour les soldats, et dans de nombreux cas, les anciens nagaya ont été divisés en rangées de petits magasins, etc., pour être loués aux habitants. Dans un certain nombre d'années, ce style d'architecture ne sera certainement plus visible ; les yashiki ont déjà joué pleinement leur rôle dans l'histoire du Japon, et comme ils ne sont plus d'aucune utilité, ils disparaîtront bientôt de la scène. Mais pour le visiteur étranger, au moins, ces demeures en ruine auront toujours un intérêt particulier, rappelant tant de souvenirs d'antan et témoignant si clairement de la déchéance totale de l'ancien faste de cette métropole du féodalisme.*[17]

16. MCCLATCHIE, Thomas. R. H., « The Castle of Yedo », *Transactions of the Asiatic Society of Japan*, vol. 6, 1878, p. 149. *The city will continue to thrive and increase, but with the Castle the case is different. The old fortifications are no longer needed, and as there does not seem to be any earnest desire on the part of the Government to keep them in their former condition, it is to be feared that the space of a few years from now will see many a change for the worse as far as their state of preservation is concerned. But in proportion as these old monuments of by-gone ages decay and fall into ruin, the more valuable and interesting do they become when regarded by the eye of the antiquary. And in this latter respect, if in no other, the Castle of Yedo will always merit special attention, from its intimate connection with the history of this country, and from the memory of its former pomp and state when under the sway of the ruling families of Japan.* Traduction de l'auteure.

17. MCCLATCHIE, Thomas. R. H., « The Feudal Mansion of Yedo », *Transactions of the Asiatic Society of Japan*, vol.7, 1879, p. 182. *The feudal system having come to an end in this country, the old yashiki are fast disappearing. Many have been destroyed by fire, others removed to afford sites for buildings in European style; some few are still retained as barracks for the soldiery, and in numerous instances the former nagaya have been portioned out into rows of small shops, etc., to be let to the townspeople. Ere many more years have elapsed, this style of architecture will doubtless no longer be seen; the yashiki have already fully played their part in connection with Japanese history, and being now of no further use, will shortly disappear from the scene. But for the foreign visitor at least these ruined mansions will always possess a special interest, recalling, as they do, so many a reminiscence of olden days, and affording so clear an evidence of the utter decay of the ancient pomp ad state of this metropolis of feudalism.* Traduction de l'auteure.

Fig. 3 : Carte postale du début du XX$^{e}$ siècle représentant l'ancienne demeure de Lafcadio Hearn à Matsue. Collection de l'auteure.

Fig. 4 : Photographie du nagaya du palais du seigneur Arima à Edo, Felice Beato, 1867. @ J. Paul Getty Museum

Dans ces lignes, l'auteur témoigne non seulement de la disparition de toute une partie de l'histoire architecturale et urbaine d'Edo, mais aussi du rôle de ces édifices dans la modernisation et la mutation, d'une rapidité sans précédent, de la capitale. Ce constat, il n'est pas le seul à le faire : nous citerons l'écrivain et critique d'art Théodore Duret (1838-1927), qui observe le même état des choses lors de son voyage au Japon en 1871, au lendemain donc de la révolution : « les *yashkis* [sic] sont rasées ou tombent en ruine[18] ». La destruction de ces édifices s'est opérée plus rapidement que leur reconnaissance patrimoniale et aujourd'hui, seuls deux vestiges de cette architecture domestique seigneuriale subsistent à Tokyo : la porte Akamon du palais des Maeda, située sur le campus de l'université Todai, et la porte Kuromon du palais des Ikeda, toutes deux classées « biens culturels importants » respectivement depuis 1931 et 1951.

## *Une étape vers la protection du patrimoine militaire ?*

Cette sélection de témoignages écrits illustre la reconnaissance esthétique et technique de l'architecture féodale, en particulier des châteaux, par une partie des voyageurs occidentaux, ainsi que le regret exprimé par certains, face à la perte irrévocable de ce patrimoine. Il reste désormais à déterminer le rôle de ces étrangers dans la mise en place de mesures de protection et de conservation. Si le rôle de l'orientaliste américain Ernest Fenollosa (1853-1908) dans la reconnaissance de l'art japonais au Japon même, est souvent mentionné, notamment par son lien avec l'auteur du *Livre de thé* Okakura Kakuzo (1862-1913), celui des étrangers dans la conservation du patrimoine militaire n'est que très rarement abordé.

Une récente étude[19] a néanmoins mis en avant le rôle de ces voyageurs dans la reconnaissance de l'architecture militaire, en particulier du château de Nagoya **(Fig. 5)**, dont les qualités exceptionnelles avaient été soulignées par de nombreux visiteurs, comme le designer britannique Christopher Dresser (1834-1904)[20]. Le consul allemand Max von Brandt (1835-1920) affirme quant à lui être à l'origine de sa préservation par son influence et ses contacts dans le gouvernement nippon, au moment même où le pays se détourne de cet héritage[21]. C'est d'ailleurs cet édifice qui sera le premier à être classé dans le cadre de la loi de 1929 sur la conservation des trésors nationaux (*kokuhō hozon hō*), première loi nationale qui permet la protection du patrimoine militaire, avant d'être détruit dans les bombardements de la Seconde Guerre mondiale.

Ainsi, ces impressions écrites d'Occidentaux sur l'architecture féodale japonaise à l'ère Meiji, ont probablement joué un rôle fondamental dans le développement d'une politique active de valorisation du patrimoine militaire. Les nombreux projets de reconstruction de châteaux engagés dès le début du XX$^{e}$ siècle, et toujours en cours aujourd'hui, sont une illustration flagrante de l'intérêt renouvelé pour cet héritage, chez les étrangers comme chez les Japonais.

18. Cité dans MARQUET, Christophe, « Le Japon de 1871 vu par Henri Cernuschi et Théodore Duret », *Ebisu*, n° 19, 1998, p. 73.
19. BENESCH, Oleg et ZWIGENBERG, Ran, *Japan's Castles: Citadels of Modernity in War and Peace*, Cambridge, United Kingdom ; New York : Cambridge University Press, 2019.
20. DRESSER, Christopher, *Japan : its architecture, art and art manufactures*, Londres : Longmans, Green, and Co., 1882.
21. BENESCH, Oleg et ZWIGENBERG, Ran, *Japan's Castles, op. cit.*, p. 50.

Fig. 5 : Photographie du château de Nagoya, A. Farsari & Co, 1885-1890. @ Europeana

L'objectif de cet article est d'examiner une sélection de récits rédigés par des Occidentaux qui découvrent pour la première fois le Japon dans la seconde moitié du XIX$^{e}$ siècle. Alors que le pays était fermé de manière quasi totale depuis le début du XVII$^{e}$ siècle, l'ouverture de ses frontières dans les années 1850 va provoquer des réactions variées face à l'altérité de cette culture orientale méconnue. Le Japon sort tout juste d'un régime militaire et son paysage urbain porte les traces de ce système féodal. Les espaces urbains étaient en effet occupés à près de 70 % par de l'architecture militaire : châteaux et résidences de samouraïs. Les voyageurs étrangers de l'ère Meiji (1868-1912) découvrent alors un pays en pleine mutation qui entre violemment dans la modernisation et s'occidentalise à marche forcée. Leurs récits dévoilent le regard qu'ils portent sur cette architecture féodale promise à une disparition rapide.

Mots clefs : Japon, Samouraïs, Architecture militaire, Rrécits de voyageurs occidentaux, Patrimoine

*The objective of this paper is to discuss a selection of stories written by Westerners who first discovered Japan in the second half of the 19th century. Closed almost completely since the beginning of the 17th century, the opening of its borders in the 1850s provoked various reactions to the otherness of this little-known oriental culture. Japan has just emerged from a military regime and its urban landscape bears the traces of this feudal system. Indeed, nearly 70% of the cities were covered with military architecture: castles and samurai residences. The foreign travellers of the Meiji era (1868-1912) discovered a country in full mutation which entered violently in the modernization and became westernized by forced march. Their stories reveal their view of this feudal architecture that was destined to disappear rapidly.*

*Keywords : Japan, Samurai, Military architecture, Stories of western travellers, Heritage*

*transversale*
**Histoire : architecture, paysage, urbain**
(création 2016)

**Comité éditorial**
Directeur de rédaction: Gilles-Antoine LANGLOIS, Pr ENSA Paris Val de Seine
Secrétaires de rédaction: Samuel DRAPEAU,MCF ENSAP Bordeaux
Marie GAIMARD, MCF ENSA Paris Val de Seine

**Conseil scientifique - Comité de lecture**
Laurence BASSIÈRES, MCF ENSA Paris-La-Villette
Fabien BELLAT, MCFA ENSA Paris Val de Seine
Gauthier BOLLE, MCF ENSA Strasbourg
Serge BRIFFAUD, PR ENSAP Bordeaux
Laurence CHEVALLIER, MCF ENSAP Bordeaux
Émilie D'ORGEIX, PR EPHE
Samuel DRAPEAU, MCF ENSAP Bordeaux
Ammar ELOUEINI, Tulane School of Architecture (La, USA)
Marie GAIMARD, MCF ENSA Paris Val de Seine
Jean-Pierre GUILHEMBET, PR Université de Paris-Diderot
Gilles-Antoine LANGLOIS, PR ENSA Paris Val de Seine
Christel PALANT, MCF ENSA Paris Val de Seine
Gilles RAGOT, PR Université Bordeaux-Montaigne
Donato SEVERO, PR ENSA Paris Val de Seine

**Publication**
ENSA Paris Val de Seine, Philippe BACH directeur
ENSAP Bordeaux, Camille ZVENIGORODSKY directrice
& EVCAU, Nabil BEYHUM & Marie GAIMARD directeurs
UMR CNRS Passages, Bernard DAVASSE, directeur site ENSAP Bordeaux

**Graphisme**
Charlotte PETER, Architecte DE

ISSN : 2551-5071 - transversale / Paris & Talence

Toutes les propositions d'articles doivent être adressées à :
gilles.a.langlois@bbox.fr